

tienne ; il faut embellir pour lui la fin du voyage, et semer de quelques fleurs la route qui lui reste à parcourir. Malheur au jeu de l'homme étourdi qui ne respecte pas la vieillesse ! il s'apprête honte et regrets, pour le temps où les années passeront sur sa tête. Heureux celui qui, parvenu à cet âge où toute la vie est dans le passé, n'a que d'honorables souvenirs, et peut se dire avec sécurité : Je n'ai fait de mal à aucun de mes semblables ; je leur ai fait le plus de bien que j'ai pu ; j'ai été bon père, bon époux, bon ami, bon maître, bon serviteur et bon humain ; j'abandonne mon âme à Dieu.

Voilà ce que c'est, mes chers amis, voilà ce que je souhaiterais pour moi, et pour vous aussi, de bon cœur. Je crains seulement de m'y être pris un peu trop tard, et de n'en avoir pas assez tôt bien connu les moyens. Profitez donc de ceux que j'indique, vous arriverez à ce but beaucoup plus facilement que moi.

SIMON DE NANTUA.

La Religion de Simon de Nantua.

J'ai conté, dans un autre écrit comment un jour je me mis en tête d'acquérir quelques vertus, et de combattre en moi les dispositions fâcheuses que j'avais apportées au monde, dans mon pauvre bagage humain. Je crois bien avoir dit aussi que cette entreprise, qui d'abord m'avait paru simple et facile, ne tarda pas à me présenter une foule de difficultés auxquelles je ne m'étais pas attendu. Il faut que j'explique aujourd'hui comment j'ai pu parvenir, sinon à la mener à son terme, du moins à y persévérer et à ne me point décourager.

Vous saurez d'abord que mon père m'avait élevé en bon chrétien, et même ne que par suite du dessein qu'il avait eu de faire de moi un ecclésiastique, il ne s'était pas borné aux simples instructions religieuses que reçoivent communément les enfants. Avec l'aide de notre digne curé de Nantua, il m'avait fait instruire un peu plus à fond des doctrines de la foi ; et j'aurais même été en état, au besoin, de raisonner sur plusieurs points de théologie.

Cependant, accoutumé dès ma plus tendre enfance aux pratiques de la religion, et ayant commencé à en étudier les préceptes dans un âge où l'on ne réfléchit guère, et où la mémoire fait plus de besogne que la raison, j'avais appris mon catéchisme et les livres saints, comme j'en ai appris toute autre leçon ; j'avais rempli les fonctions d'enfant de chœur, comme j'eusse fait toute autre tâche ; j'allais à l'église régulièrement, j'accomplissais avec exactitude tous mes devoirs de chrétien ; mais je dois avouer que ma piété était réellement une habitude, beaucoup plus qu'un sentiment profond.

Cette instruction et cette habitude pourtant ne furent pas choses vaines et inutiles, comme vous allez en voir.

Ayant pris la résolution d'améliorer ma personne, et trouvant, d'une part, que certaines vertus transplantées nouvellement dans mon cœur avaient peine à y prendre racine ; d'autre part, que certains défauts et certaines petites passions étaient rebelles à mes efforts, et rentraient toujours chez moi par quelque porte quand je les chassais par une autre ; reconnaissant enfin que c'était peu de mes propres forces pour rester vainqueur dans une pareille lutte, et m'avisai de me demander où je pourrais trouver

une assistance plus puissante.

Ce fut dans un moment où j'étais presque découragé, que je m'adressai cette question ; et mon regard fit la réponse en s'élevant vers le ciel. Il me sembla qu'un rayon d'en haut descendit alors sur mon âme, et l'éclaira soudainement ! « Oui m'écriai-je, c'est là-haut qu'est la véritable force ; c'est Dieu seul qui la dispense ; c'est dans la religion seulement qu'un chrétien peut la puiser ; c'est avec cette force seule qu'on parvient à vaincre ses ennemis et à triompher de soi-même. »

Alors tout le passé se représenta subitement à mon esprit, et je le vis éclairé d'une nouvelle lumière. En me rappelant ce que j'avais appris, je m'étonnai de ne l'avoir pas encore mieux senti, de n'y avoir pas vu tout ce que j'y découvrais soudain, d'avoir apporté tant de froideur et de nonchalance à ces actes religieux qui alimentent la vie de l'âme. A mesure que je réfléchissais rapidement à toutes ces choses, mon esprit s'illuminait de plus en plus, et mon cœur se remplissait d'une émotion que je puis vraiment appeler sainte. Il me semblait que je visais seulement d'apprendre à connaître Dieu. Penetré, touché, frappé tout à la fois, mes pas se tournèrent involontairement vers l'église, j'y entrai, je me prosternai, et mon âme, pour la première fois, fit monter vers le Seigneur des actions de grâces et une prière véritablement senties.

A dater de ce jour, mes amis, ma piété ne fut plus seulement une vaine et froide habitude. L'admiration, la reconnaissance et l'amour étaient entrés dans mon cœur. J'avais enfin compris cette religion sublime, source éternelle de la force la plus vraie, des espérances les plus précieuses et des plus douces consolations. J'apportai alors de nouvelles dispositions à l'accomplissement des mes devoirs pieux ; ce n'était plus mon corps seul que je conduisais machinalement à l'église, ce n'était plus ma bouche seule qui chantait les louanges de Dieu, ou murmurait avec distraction des prières ; ce n'était plus à mes oreilles seules que s'adressait la parole divine ; mon âme était là, elle écoutait, elle priait, elle glorifiait.

De ce moment aussi, la force ne me manqua plus pour lutter contre mes passions, et pour m'avancer dans la route du bien. Si Dieu n'a pas permis que j'y sois allé aussi loin que je l'aurais souhaité, je ne lui dois pas moins des grâces pour m'avoir soutenu toutes les fois que j'ai imploré son appui, pour m'avoir aidé à devenir un peu moins indigne de ses bontés.

Ce bienfait est grand, mes amis ; mais il n'est pas le seul que j'aie trouvé dans le sein de ma religion. Ainsi, pénétré de la grandeur de Dieu, j'en reconnus à chaque pas les traces et les témoins. Toute la nature s'embellit à mes yeux par cette sublime contemplation : depuis le chêne jusqu'au brin d'herbe ; depuis le bœuf vigoureux qui labour nos champs jusqu'au chétif insecte qui se cache sous la mousse ; depuis l'aigle qui plane dans les cieux, jusqu'à la petite abeille qui se roule sur le thym ; depuis le fracas des vagues de l'Océan, jusqu'au murmure du plus humble ruisseau ; depuis les astres qui brillent au firmament, jusqu'au ver qui jette dans l'ombre une faible clarté, je voyais tout encourir à glorifier le Seigneur, à attester sa puissance et sa sagesse, et mon cœur s'unissait avec délices à cet hymne d'amour, et cet éternel concert de louanges que forme incessamment la création tout entière.